

A portrait of an elderly man with white hair, wearing a dark suit, white shirt, and patterned tie. He is looking directly at the camera with a slight smile. The image is split horizontally, with the top half showing the man from the chest up and the bottom half showing his reflection as if on a polished surface. The background is dark and out of focus.

DE CE AM DEVENIT LINGVIST?  
OMAGIU ACADEMICIANULUI  
MARIUS SALA

univers enciclopedic gold



DE CE AM DEVENIT LINGVIST?

OMAGIU ACADEMICIANULUI  
MARIUS SALA

Volum îngrijit de  
Emanuela Timotin și Ștefan Colceriu



UNIVERS ENCICLOPEDIC GOLD

București - 2012





## CUPRINS

Prefață .....	9
Petar Atanasov, <i>De ce am devenit lingvist?</i> .....	11
Andrei Avram, <i>De la etimologie la fonetică și înapoi</i> .....	15
Petre Gheorghe Bârlea, <i>Cum am devenit lingvist.</i> <i>Puterea de influență a mediului plurilingv</i> .....	19
Klaus Bochmann, <i>Pourquoi devient-on linguiste?</i> <i>Petit plaidoyer pour une linguistique comme science critique</i> .....	34
Monica Busuioc, <i>De ce am devenit lingvist?</i> .....	44
Emili Casanova, <i>¿Cómo he llegado a ser lingüista?</i> <i>Historia de un servicio social</i> .....	47
Gheorghe Chivu, <i>Am devenit lingvist?</i> .....	55
Alexandra Cuniță, <i>«La langue est une raison humaine qui a ses raisons,</i> <i>et que l'homme ne connaît pas»</i> (Claude Lévi-Strauss) .....	59
Wolfgang Dahmen, <i>De ce am devenit lingvist?</i> .....	70
Crișu Dascălu, <i>Terra omnibus</i> .....	77
Doina Bogdan-Dascălu, <i>O pasiune durabilă</i> .....	79
Wolf Dietrich, <i>La chance d'avoir eu deux maîtres:</i> <i>comment je suis devenu linguiste</i> .....	81
Florica Dimitrescu, <i>La persoana I singular</i> .....	88
Sergiu Drincu, <i>De ce am devenit lingvist?</i> .....	115
Gerhard Ernst, <i>Ma rencontre avec la linguistique roumaine</i> .....	117
Jiří Felix, <i>De ce am devenit lingvist</i> .....	123
Vasile Frățilă, <i>De ce am devenit lingvist</i> .....	126
José Enrique Gargallo Gil, <i>Desde mi descubrimiento de la</i> <i>lingüística románica</i> .....	135
Hans Goebel, <i>De Vienne à Salzbourg en passant par Paris, Ratisbonne,</i> <i>la Ladinie dolomitique et autres coins riches en tonalités latines</i> .....	141

Sanda Golopenția, <i>Cum am devenit lingvist</i> .....	151
Valeria Guțu Romalo, <i>De ce am devenit lingvist...</i> .....	161
Maria Iliescu, <i>Cum am devenit romanistă</i> .....	169
Georges Kleiber, <i>Des vignes au langage: à la quête du sens</i> .....	174
August Kovačec, <i>De la cunoașterea limbilor spre lingvistică</i> .....	181
Georg Kremnitz, <i>Confessions d'un linguiste (?) atypique</i> .....	189
Andres Max Kristol, <i>Tomber dans la linguistique, comme Obélix dans la marmite de la potion magique</i> .....	196
Marinella Lőrinczi, <i>La vida no es la que uno vivió, sino la que uno recuerda y cómo la recuerda para contarla (Gabriel García Márquez)</i> .....	202
Jens Lüdtke, <i>Un alemán oriental en la República Federal de Alemania</i> .....	211
Witold Mańczak, <i>La foi en l'infailibilité des autorités ou la statistique?</i> .....	227
Maria I. M. Manoliu, <i>Cum am devenit lingvist?</i> .....	236
Solomon Marcus, <i>Statutul limbajului, încă neclarificat</i> .....	244
Alexandru Mareș, <i>Devenirea mea filologică</i> .....	248
Zamfira Mihail, <i>Pourquoi suis-je devenue linguiste?</i> .....	252
Gheorghe Mihăilă, <i>Cum am devenit lingvist și filolog și, astfel, prieten cu colegul Marius Sala</i> .....	259
Dan Munteanu Colán, <i>Cómo he llegado a ser lingüista</i> .....	270
Doina Negomireanu, <i>Șanse</i> .....	279
Adina Nicolescu, „Prezent!” .....	282
Mariana Neț, <i>Șapte motive pentru a deveni lingvist</i> .....	283
Enrique Nogueras, <i>Literatura, lenguas, traducción. Homenaje a Marius Sala</i> .....	285
Gabriela Pană Dindelegan, <i>O decizie administrativă cu urmări pe termen lung</i> .....	293
Max Pfister, <i>Pourquoi devient-on linguiste?</i> .....	296
Marina Rădulescu Sala .....	302
Sanda Reinheimer Rîpeanu, <i>De ce am devenit lingvist?</i> .....	308
Lorenzo Renzi .....	309
Emilio Ridruejo, <i>Cómo me hice lingüista</i> .....	314
Fernando Sánchez Miret, <i>¿Por qué me he hecho romanista?</i> .....	322
Nicolae Saramandu, <i>De ce am devenit lingvist</i> .....	328
Wolfgang Schweickard, <i>Al Crocevia</i> .....	331
Camelia Stan, „La mulți ani!” <i>Domnului academician Marius Sala</i> .....	333
Bernd Stefanink, <i>De la quête du Graal à l'herméneutique en acte en passant par la linguistique</i> .....	334
Mirela Theodorescu .....	343
Ion Toma, <i>Cum am devenit lingvist</i> .....	348
David Trotter, <i>Comment je suis devenu linguiste</i> .....	353

Dorin Urișescu, <i>M-a fascinat dintotdeauna limba populară</i> .....	358
N.A. Ursu, <i>La început mi-a fost dorința să devin un bun profesor de limba română</i> .....	364
Joan Veny, <i>Pourquoi devient-on linguiste?</i> .....	367
Ioana Vintilă-Rădulescu, <i>De la învățarea scrisului la lingvistică, trecând prin gramatică și pe lângă fizica atomică</i> .....	373
Lucia Wald, <i>De ce am devenit lingvist</i> .....	379
Roger Wright, <i>Lingüista, hispanista, latinista, romanista</i> .....	381
Rodica Zafiu, <i>...treptat și imperfect...</i> .....	387

#### DE CE NU AM DEVENIT LINGVIST?

Iulia Sala .....	393
Radu Călin Cristea, <i>Cum n-am devenit lingvist</i> .....	395





Hans GOEBL  
Universität Salzburg

## DE VIENNE À SALZBOURG EN PASSANT PAR PARIS, RATISBONNE, LA LADINIE DOLOMITIQUE ET AUTRES COINS RICHES EN TONALITÉS LATINES

### 1. Premières expériences

Je suis né à Vienne (en 1943) et j'ai pris ma retraite en tant que linguiste roman à l'Université de Salzburg (en 2012). Ce qui s'est passé, du point de vue linguistique, entre ces deux dates fatidiques, n'est peut-être pas tout à fait banal ou insignifiant, mais est bien loin d'offrir l'intérêt et la bigarrure culturels et événementiels de biographies d'autres collègues.

En reconsidérant mes racines linguistiques et culturelles il me semble pouvoir (ou devoir) mettre en avant trois prérequis élémentaires:

1) le climat spirituel et intellectuel qu'ont su créer mes parents autour de moi. Dès ma naissance, j'étais entouré de livres et de gens qui les lisaient et les prisent.

2) l'atmosphère linguistique de Vienne caractérisée par un ludisme polylectal toujours en éveil, et qui m'a permis de me familiariser très tôt tant avec les résonances du dialecte viennois le plus authentique qu'avec celles des voix des comédiens les plus illustres du *Burgtheater* (Théâtre de la Cour).

J'ai toujours été très étonné d'entendre qu'il pouvait y avoir des conflits – souvent très douloureux – entre le dialecte natal et la langue standard qui le chapeaute, tant sur plan individuel que collectif. Pour mon imaginaire d'enfant, dialecte et *Hochsprache* allaient de pair et représentaient les deux faces de la même médaille.

3) l'insatiabilité de ma curiosité personnelle qui n'a pu être freinée à aucun stade de ma scolarisation et qui embrassait allègrement aussi bien les matières

dites «naturelles» et «exactes» (telles que les mathématiques, la physique ou la géographie) que les langues anciennes et modernes.

Ceci n'empêchait qu'il y avait un écueil où mon ardeur «de scout» a lamentablement échoué: ce fut la maîtrise du piano. Malgré d'intenses efforts, déployés tout au long de quatre à cinq années, ni mes doigts ni mes oreilles ne voulaient se plier aux exigences de la mélodie, de l'harmonie et du rythme.

La maison où je vivais à Vienne au début des années 50, se trouvait à deux pas du *Burgtheater*. Qu'on le croie ou non: dès l'âge de 13 à 14 ans, j'étais un spectateur assidu de représentations des grands drames de la littérature allemande classique, et un imitateur habile des cadences rhétoriques sonores saisies au vol au cours de ces représentations. J'ai néanmoins continué à me servir d'une élocution dialectale du meilleur cru viennois en parlant avec mon frère et les copains d'école: à tout seigneur tout honneur!

Quant à mes contacts précoces avec les langues étrangères, il ne faut pas oublier qu'entre 1945 et 1955, Vienne était occupée par les quatre Alliés vainqueurs de la Seconde Guerre Mondiale et que, de ce fait, l'anglais, le français et le russe étaient, dans les rues de la Vienne d'alors, des langues tant audibles que visibles.

## 2. Enseignement secondaire

Pour ce qui est de ma familiarisation «soutenable» avec le monde des langues, il est hors de doute qu'elle s'est opérée au cours de ma scolarité de lycée (1953-1961) qui s'est déroulée à part égale à Graz (1953-1957) et à Vienne (1957-1961).

C'est à cette période que j'avais la chance de recevoir un excellent enseignement en français et en latin ainsi qu'un arrosage supplémentaire en anglais. J'avoue franchement que le contact avec le français (depuis 1953) et le latin (depuis 1955) m'a littéralement fasciné, alors que mon penchant pour l'anglais dont l'enseignement visait surtout à nous inculquer les notions de la notation phonétique de l'IPA et la prononciation soi disant «correcte» de sons isolés, n'allait pas dans la même direction.

Le baccalauréat décroché (en 1961), j'avais donc à mon actif les fruits de huit années d'enseignement du français (entre 5 et 3 heures par semaine) et de six années d'enseignement de latin (plus ou moins de la même intensité). Quand, après l'accomplissement du service militaire obligatoire (1961-1962), je me suis présenté aux portes de l'Université de Vienne pour me lancer dans les études des Philologies Classique et Romane (pour le doctorat) et des matières Latin et Français (pour le diplôme pour l'enseignement secondaire), ma préparation intellectuelle était tout à fait à la hauteur des exigences académiques de l'époque.



### 3. Études universitaires

Dans les deux premiers semestres, il fallait toutefois d'abord rattraper le grec ancien puisque pour l'étude du latin la connaissance du grec était absolument indispensable. J'avoue sans ambages que le contact très intense avec le grec – en nombre d'heures hebdomadaires et en ce qui concerne mon engagement personnel pour son apprentissage – allait tout à fait de pair avec mon ardeur de lycéen pour le latin.

Le curriculum alors en vigueur pour les langues romanes prescrivait la connaissance et la pratique d'au moins trois langues romanes en parallèle. J'en ai profité pour me mettre tout de suite à l'étude de l'italien et de l'espagnol ayant pleinement confiance dans les capacités de mémorisation de mon cerveau juvénile. La coprésence continue de cinq langues étrangères tant dans les amphithéâtres de l'Université que dans les réflexions théoriques déployées dans les cours et séminaires, a vite fait de me convertir en comparatiste convaincu. Cette conversion a d'ailleurs été largement favorisée par les doctrines alors majoritaires au sein des Départements de Philologie Classique, de Philologie Romane et de Grammaire Comparée (*Indogermanistik*).

Quant à cette dernière discipline, il existait alors l'obligation, valable pour tous les étudiants se destinant à l'enseignement en philologie (quelle qu'elle soit), de suivre un cours de grammaire comparée de quatre heures hebdomadaires ce qui a permis à tous les futurs enseignants de langue, de se familiariser avec les concepts de base du comparatisme paneuropéen.

Quant à mes premières expériences méthodiques au sein de la *Romanistik* et de la *Klassische Philologie*, il me semble que je dois surtout à la première la charpente de mes pensées linguistiques à proprement parler, alors qu'à la seconde je suis tributaire de l'acuité de mon esprit philologique et textologique.

Evidemment, j'ai vite fait de constater que dans l'apprentissage et la pratique de langues étrangères rien ne va sans un effort continu de répétition: *repetitio est mater studiorum*. J'ai donc essayé de réserver les heures matinales – réputées pour la fraîcheur qu'elles donnent à la mémoire de tout un chacun – à ces moments de répétition et d'entraînement (concernant non seulement la maîtrise du vocabulaire mais aussi l'entraînement des structures grammaticales). J'ai réussi alors à cultiver parallèlement, d'un côté, le français, l'italien et l'espagnol ainsi que, de l'autre, le latin et le grec.

D'une importance primordiale furent mes premiers séjours linguistiques à l'étranger, que ce soit dans le cadre d'un cours d'été ou comme «hôte» d'une famille dans un pays de langue romane: c'est justement cette dernière opportunité qui m'a laissé les plus profonds souvenirs. Le hasard voulut qu'une famille de pharmaciens français aisés et très cultivés m'offrît le poste de précepteur pour ses enfants. Ma tâche était alors de donner des cours de

rattrapage à des gamins de 14 à 15 ans dans les matières suivantes: allemand, latin, grec et mathématiques.

Il va de soi que le défi pédagogique était énorme et aussi très profitable du point de vue linguistique: c'est que je me trouvais devant la nécessité de m'approprier la terminologie pédagogique française pour le latin, le grec et les mathématiques. Depuis lors, j'ai pris l'habitude d'étudier systématiquement, pour les langues qui m'intéressent, les manuels de différentes matières scolaires, car c'est là que les langues déploient leur véritable force et vigueur expressives. Précisons encore, en guise de conclusion de ce chapitre, que les relations humaines qui se sont établies alors sont restées vivantes jusqu'à ce jour.

Les points forts de mes contacts personnels surtout avec la France se situent dans les années 60, donc quelque 15 ans après la fin de la Seconde Guerre Mondiale. Il s'est rapidement avéré que les barrières psychologiques qui subsistaient alors entre les Français et les germanophones d'Allemagne et d'Autriche, représentaient pour moi un défi tant psychologique que linguistique. Pour mon compte, je voulais surmonter ces barrières, les rendre moins séparatrices.

C'est ainsi que j'ai découvert que de telles tentatives de contact et de réconciliation réussissaient d'autant mieux que la qualité des propres connaissances linguistiques, littéraires, historiques, géographiques et autres de la France est grande. À l'occasion d'un stage international tenu en 1963 au Centre Jean-Christophe à Vézelay (placé alors sous la direction de la veuve de l'écrivain français Romain Rolland), j'ai compris que moyennant ces atouts, il est possible d'entamer une action conciliatrice voire «pontificale» entre les mondes français et germanique.

C'est à partir de cette date que je défends l'idée qu'une des vertus cardinales des études romanes de type germanique consiste dans l'établissement perpétuel de ponts d'entente, de compréhension, de curiosité et d'échange entre le monde germanique et les différents éléments constitutifs du monde latin.

#### 4. Vers l'âge mûr

Après l'obtention de mes diplômes d'enseignement secondaire pour le français et le latin, j'ai allègrement commencé, en automne 1967, une carrière de professeur pour ces deux matières à Vienne, convaincu d'ailleurs que la bonne fortune pédagogique qui avait accompagné les carrières de professeur de lycée de ma mère et de mon père, allait me sourire aussi.

Hélas, tel n'était pas le cas. Entre la passion personnelle pour une matière et les nécessités de l'inculquer – au moins en partie – à des adolescents pubertaires, il y a un abysse profond. J'étais alors chancelant entre deux vocations: celle de pédagogue et celle de scientifique. Alors que la première était mise à rude



épreuve, jour après jour, la seconde n'a cessé de se développer. Mes prémices scientifiques se situaient dans le domaine des chartes médiévales de Normandie, pour l'étude desquelles j'avais passé une demi-année à Paris faisant la navette entre la grande salle de lecture de la Bibliothèque Nationale et celle de la Bibliothèque de l'Arsenal, avant de me plonger après dans les immenses richesses culturelles, artistiques et humaines de Paris.

Au cours de ces études, j'avais redécouvert (et réactivé) mon ancienne prédilection pour les mathématiques et les sciences naturelles tout en décidant d'utiliser les apports de la statistique et de l'électronique du temps pour l'approfondissement et l'avancement de mes analyses des chartes médiévales de Normandie.

En effet, cette tentative d'interdisciplinarité fut couronnée de succès, malgré quelques réticences et incompréhensions de la part d'un certain nombre de collègues convaincus du primat exclusif du qualitatif en matière de sciences humaines.

Mon existence chancelante a pris fin en 1973 quand j'ai décidé non seulement d'abandonner l'enseignement secondaire, mais aussi de quitter Vienne, ma ville natale, et d'aller à Ratisbonne, en Bavière, pour y occuper le poste (limité à six ans) d'un assistant universitaire. Evidemment, je m'y suis rendu en compagnie de ma jeune épouse et de mes petits fils en bas âge (nés en 1971 et 1973).

Or, il est bien connu que, dans la rétrospective, beaucoup d'événements gagnent en qualité et sympathie nostalgique. Toujours est-il que le déménagement à Ratisbonne correspondait, pour ma femme et moi, à une réorganisation complète de notre vie antérieure et à l'ouverture de nouvelles perspectives très prometteuses.

Un des atouts majeurs de la jeune Université de Ratisbonne était alors (et continue de l'être jusqu'à nos jours) une Bibliothèque Universitaire telle que je ne l'avais jamais vue auparavant. Les autorités universitaires locales ont réussi à mettre sur pied non seulement la construction de plusieurs grandes salles de lecture baignées de lumière et offrant toutes les commodités dont pourrait rêver un amateur de livres, mais aussi de les pourvoir de plus de deux millions de livres, ordonnés par disciplines, agencés dans une classification quasiment parfaite et mis à la disposition du grand public dans des rayonnages ouverts, pour ne pas oublier un système sophistiqué de cataloguement qui devait s'améliorer au fur et à mesure avec les progrès techniques du temps.

J'avoue que jamais dans ma vie je n'ai vécu un tel ébranlement de mes pratiques scientifiques. Pouvoir déambuler librement entre une richesse inouïe de livres et de revues de linguistique, philologie, histoire, géographie, sociologie, mathématiques et autres, les prendre entre les mains, les feuilleter, les comparer à loisir (et que ce soit par douzaines!), tout ceci me semblait être vraiment paradisiaque.



Etant donné qu'aussi les qualités humaines et professionnelles des nouveaux collègues s'avéraient être à la hauteur de ces conditions matérielles, rien ne s'opposait à un heureux épanouissement aux quatre coins de la linguistique romane.

### 5. La gestion consciente de la propre compétence linguistique multiple

Dans ces circonstances combien favorables, il était indispensable de tenir compte de l'ensemble de la Romania et d'étendre l'apprentissage et l'étude des langues aussi aux idiomes romans jusqu'alors délaissés, à savoir au portugais, au catalan et au roumain, pour ne pas parler de langues mineures tel que l'occitan, le romanche, le sarde, le corse et le ladin (des Dolomites). J'ai donc repris mes études linguistiques matinales tout en les combinant, en vue de corroborer et de roder les connaissances théoriques ainsi acquises, avec un séjour d'études pratiques de quelques semaines, à passer en été dans les pays en question.

Cette relance de l'apprentissage des langues était d'autant plus nécessaire qu'avec le début de ma carrière universitaire le nombre de mes contacts inter-romans et inter-nationaux a rapidement augmenté, tant sur le plan de l'écrit (par le biais de correspondances classiques) que sur celui de l'oral (au cours de participations actives et passives à des congrès et autres réunions scientifiques).

Malheureusement, j'ai dû constater que l'avancement et la diversification de mes connaissances linguistiques pratiques étaient bien loin de constituer un procès linéaire et toujours en hausse, mais représentait plutôt un développement ondulé, caractérisé aussi par le contraire: à savoir par l'oubli des connaissances prétendument bien rodées et le déclin des dextérités d'élocution déjà acquises.

Il est dommage que la masse d'autres tâches universitaires m'ait empêché de réagir tout de suite et de m'opposer énergiquement à ces effets de déclin. En revanche, j'ai aussi fait l'expérience que la recherche empirique sur le terrain constitue, par la nécessité de communiquer avec des locuteurs d'origine sociale très diverse, un excellent moyen pour acquérir une maîtrise très diversifiée de la langue en question. Comme la dialectologie était un de mes champs de recherche préférés, les interviews effectuées sur le terrain sont devenues pour moi une espèce de «fontaine de jouvence» linguistique, susceptible de contrebalancer les effets d'oubli que je dus effacer dans d'autres langues. Précisons que j'ai fait ces expériences dans le cadre de mes travaux relatifs à la préparation et à la réalisation de l'atlas linguistique «ladin» ALD (première et seconde partie: ALD-I et ALD-II).

Une autre expérience lourde de conséquences linguistiques était la découverte du lien intime qui existe entre l'intérêt d'un certain groupe de linguistes pour une méthode donnée, et leur langue maternelle. Or, parmi mes «exploits» méthodiques, la *dialectométrie* – entendue, d'une part, comme méthode

et, de l'autre, comme logiciel informatique – a suscité un certain intérêt aussi en dehors des mondes germanique, français et italien. C'est ainsi qu'à partir du milieu des années 90, un petit groupe de linguistes d'origine catalane et castillane a manifesté un intérêt toujours croissant pour la dialectométrie tout en m'invitant à tenir des conférences dans leurs Universités respectives. Pour ma part, j'ai commencé par les tenir en français et italien, quitte à passer rapidement au catalan et au castillan soit dans les discussions soit à l'occasion de conférences successives.

Etant donné que, à partir de 1982, j'avais occupé, une chaire de linguistique française et italienne à l'Université de Salzbourg, cette concentration sur deux langues romanes majeures a provoqué, pour un certain temps, un éloignement du reste de la Romania. Les rapprochements au monde ibérique décrits ci-dessus ont toutefois neutralisé cet effet séparateur.

## 6. L'anglais et le danger de la perte de la pluralité linguistique

La même chose m'est arrivée avec l'anglais auquel j'avais d'ailleurs dédié plus d'un séjour linguistique estival pour me forcer à revenir sur mon indifférence juvénile face à la nouvelle *lingua franca* des sciences. Jusqu'à maintenant, mon attitude face à l'anglais est restée très ambiguë. Ceci est dû à plusieurs raisons.

L'anglais dont le rayon d'action est devenu, ces quatre dernières décennies, toujours plus large et qui a fini par refouler dans l'ombre les autres grandes langues scientifiques, constitue, selon moi, un grand danger. Evidemment, ce danger n'émane pas de la langue de Shakespeare elle-même, mais bien plutôt du déferlement mondial de la croyance – selon moi complètement erronée et futile – qu'avec l'adoption d'une seule langue à la place de plusieurs, il est possible d'unifier linguistiquement notre planète et de faire face ainsi à la confusion babélique des langues. Cette croyance – dont je ne discute pas l'éventuel bien-fondé pour les sciences naturelles et l'ingénierie – est tout particulièrement nocive pour les sciences humaines en général et les sciences linguistiques et philologiques en particulier.

Cette nocivité se manifeste sur plusieurs plans:

1) sur le plan psycholinguistique et glotto-didactique:

La prédominance de l'anglais (ou de n'importe quelle autre langue gagnante en exclusivité) ternit le prestige des autres et sape la disponibilité du grand public international d'investir dans l'étude de langues non-anglaises. D'où un appauvrissement spectaculaire des compétences linguistiques individuelles, aussi chez les élites intellectuelles européennes qui se limiteront, par principe ou suivant la mode du temps, à la maîtrise de la langue maternelle et du seul anglais. Ceci est vrai aussi pour beaucoup de *linguistes* qui pourtant sont censés être spécialistes (et aussi amateurs???) d'une pluralité de *langues*.



2) sur le plan de la mémoire collective:

Le recul du nombre de lecteurs non-français de la langue française pourra aboutir un jour à la situation, désastreuse en soi, que toutes les richesses intellectuelles déposées en français ne sont accessibles qu'aux locuteurs natifs du français. Cette éventualité peut être réitérée pour n'importe quelle autre langue de culture européenne.

Le fait que la «Grande Encyclopédie» ou les comédies de Molière ne soient lues dans l'original qu'à l'intérieur de la France elle-même, signifiera non seulement la mort définitive des études romanes dont beaucoup de générations de linguistes ont fait leur cheval de bataille tout en illustrant, par-delà les frontières étatiques, des langues et littératures voisines, mais aussi de l'enchevêtrement réciproque des cultures européennes, qui pourtant était un des traits caractéristiques de notre continent polyglotte.

3) sur le plan glotto-politique:

Il est bien connu qu'il y avait un temps où la partie occidentale de l'Europe scientifique et culturelle ne s'exprimait qu'en latin. La lente genèse de différentes langues «vulgaires» de culture et le refoulement parallèle du latin a favorisé l'éclosion de ce qu'il est convenu d'appeler les «temps modernes», et de toutes les richesses culturelles, sociales et techniques y ayant trait. Le développement de nouvelles terminologies spéciales et d'un nombre inouï de ressources linguistiques et conceptuelles hautement diversifiées en fait partie.

Je ne connais aucune histoire de langue européenne où ce développement «vulgarisant» ne soit pas loué sans réserves. Que penser donc d'une évolution qui se déploie à rebrousse-poil d'une autre pourvue de tant de facettes positives?

Evidemment, je ne puis me prononcer en la matière qu'en linguiste. Le maintien de la présence effective et symbolique d'une pluralité de langues, tant dans la vie de tous les jours qu'au sein des compétences individuelles, me semble être un atout majeur et indispensable. Et aussi un élément de rationalité et de démocratie.

## 7. Vers un nouveau mandarinat linguistique?

De nos jours, il arrive souvent qu'il est impossible de s'exprimer sur un problème de grammaire générative relatif à tel idiome roman dans une langue autre que l'anglais. Les tenants de cette méthode syntaxique invoquent très souvent, en guise de justification, des nécessités communicatives prétextant l'ignorance de langues de leurs collègues ou la précision prétendument inégalée de la terminologie générative anglaise. Mis à part le fait que l'ignorance de langues (de la part de linguistes!) correspond – malheureusement – très souvent à la réalité, l'usage exclusif d'une super-langue prend très vite une allure

«magique» telle qu'elle existait, dans le passé, pour un certain nombre de langues saintes. La magie consistait alors dans un cercle rétroactif où la vertu prétendument sacrosainte du contenu («signifié») béatifiait ou sanctifiait le médium («signifiant») et – évidemment – vice versa. N'oublions pas non plus que la même logique ancestrale voulait que la sainteté de telle langue fût protégée, défendue et garantie par un certain nombre de grands prêtres qui, eux, formaient un petit cercle d'«élus».

Je me demande si de tels mécanismes ont vraiment leur raison d'être à la distance de deux siècles des Lumières et après la généralisation du modèle démocratique, au moins dans le monde occidental.

Il faut cependant se rendre à l'évidence. Sans une généralisation de la culture et de la gestion conscientes des propres compétences linguistiques, il sera impossible de sauver le discours sur l'indispensabilité de la pluralité des langues dans les sciences humaines. Très souvent, l'utilisation (et la prescription) du seul anglais constitue en effet la solution la plus facile et aussi la plus économique. En outre, le maintien du plurilinguisme augmente le risque que tel texte ne puisse être compris par tel lecteur.

Il est cependant bon de rester sceptique, aussi dans ces circonstances. Même au cas où toute la production scientifique d'une discipline déterminée serait rédigée dans une seule langue, la réception de cette immense quantité informationnelle de la part de tous les tenants de la discipline en question est pratiquement impossible. En dernière analyse, il est donc vain de vouloir étendre ses chances d'être lu au-delà d'un rayon très restreint de lecteurs (comprenant souvent moins de 10 personnes) en confiant son message à une langue aussi «générale» que possible. En réalité, cette «généralité» n'est souvent rien d'autre qu'une fiction.

Qu'il me soit permis de formuler, en tant que linguiste, une observation aussi pertinente que «cathare» aux yeux du grand public: s'il est vrai que les langues ont été «faites» pour que les humains s'entendent entre eux, il est, en revanche, non moins vrai que ces mêmes langues ont été également faites pour ne pas être comprises ou, en d'autres termes, pour desservir non pas le côté *communicatif* de la condition humaine, mais bien plutôt le côté *démarcatif*.

De telles réflexions doivent paraître ultra-absurdes aux yeux d'un tenant des sciences naturelles ou de l'ingénierie, mais elles devraient donner matière à réflexion aux yeux d'un représentant des sciences humaines. La condition humaine est profondément caractérisée par un va-et-vient dialectique et perpétuel entre l'*établissement* et la *rupture* de communications (liens, relations, implications, etc.) si bien qu'il est complètement vain de vouloir investir dans des efforts visant à annihiler même cette condition de base.

### 8. Que faire après la retraite?

Pour moi et l'inventaire des langues que je maîtrise déjà, la réponse est facile: comme je ne domine avec l'allemand qu'une seule des cinq à six langues autochtones parlées actuellement en Autriche, je m'attellerai à l'étude des autres, tels que le croate, le slovène, le tchèque ou le hongrois. La bonne connaissance d'au moins une langue slave, est un rêve de vieille date. La recette pour relever ce nouveau défi est éprouvée: se lever tôt le matin pour bûcher le vocabulaire et la grammaire et fréquenter après un cours d'été en Croatie ou en Slovénie. Il y a donc du pain sur la planche...





